

VOYAGE

DANS

L'AFRIQUE AUSTRALE.

CHAPITRE I^{ER}.

Motifs du voyage. — La traversée. — Arrivée au cap de Bonne-Espérance. — Coup d'œil sur la ville du Cap. — La montagne de la Table. — Départ pour le Verlooren-Valley. — Système de locomotion. — Les différentes variétés de bœufs. — Arrivée au Verlooren-Valley. — Début dans mes recherches en histoire naturelle. — La hyène rayée. — Chasse aux flamants. — Mœurs de ces oiseaux.

L'intérêt que mes concitoyens ont bien voulu me témoigner et le désir de faire connaître le résultat de mes explorations, continuées durant près de sept ans, aux contrées sud-est de l'Afrique, me déterminent à publier ce voyage. Il ne contiendra que des faits, et je laisserai à mes lecteurs le soin d'y ajouter les réflexions ou conséquences qui peuvent s'en déduire. Heureux si la science trouve dans mes recherches les moyens soit de lever un doute,

soit de fixer une opinion ; la gloire d'avoir été quelque peu utile à ma patrie sera ma plus douce récompense.

Diverses personnes se sont enquis plus d'une fois de la cause qui m'a porté ainsi à voyager, ne comprenant pas qu'il fût possible à un homme de préférer la vie aventureuse à la vie paisible, quelque contrée du monde que ce fût à celle où il est né. Voici comment je l'expliquerai.

Je perdis en bas âge mes parents, et fus recueilli par mon aïeul, M. Delegorgue, conseiller à la Cour royale de Douai, qui voulut bien s'occuper lui-même de ma première éducation. Chaque fois qu'il était content de moi, il me donnait des objets d'histoire naturelle provenant de ses collections. Peu à peu ma jeune imagination fut ou séduite par le brillant coloris, ou frappée de la singularité ou de la bizarrerie des formes ; premières impressions qui, répétées, finirent par me laisser un goût ardent pour tout ce qu'il y a de curieux dans la nature. Lorsqu'ensuite j'arrivai à l'âge où d'ordinaire les idées se développent, je lus les intéressants voyages de Levillant, et me sentis de plus en plus entraîné par l'amour de cette liberté insaisissable partout ailleurs qu'au sein des déserts d'Afrique.

Malheureusement pour moi, j'étais destiné soit au barreau, soit à la magistrature, par une volonté que je considérais alors comme immuable ; j'étais soumis, mais non changé, sans cependant oser espérer que dans l'avenir naîtraient des jours meilleurs, où je n'aurais qu'à me laiss-

ser entraîner par le vent de la fortune vers une terre de merveilles.

Des circonstances advinrent qui me permirent de rompre avec cette vocation forcée que je comparais à un cauchemar. Il fallait instantanément en adopter une autre, et dans ma joie je m'arrêtai au métier de marin. Cinq années de navigation tant dans le nord de l'Europe qu'au Sénégal et dans les Antilles me firent prendre en horreur cette vie trop limitée du bord, sans toutefois me dégoûter des voyages. Une fièvre tenace contractée à la Guadeloupe me fit faire de sérieuses réflexions, et je revins en France. Ma santé exigeait un long repos; mais la vie inactive me fatiguait plus encore que la fièvre: aussi, à fur et mesure que j'avais dans ma convalescence, revenait à mon esprit tout ce que j'avais vu de séduisant sur les belles côtes de la Gambie et de Sierra-Leone, où la végétation semble avoir étalé tout son luxe. J'étais trop faible pour résister à mon goût dominant; la vue de ces tableaux enchanteurs, peints dans mes souvenirs et sans cesse présents à mon imagination, donna naissance à des projets qui furent immédiatement suivis d'exécution:

Le 10 de mai 1838, je quittai Douai, ma ville natale, accompagné des vœux de mes amis, et je me rendis à Paris pour y faire les préparatifs d'un long voyage. Ces préparatifs terminés, je pris place dans la diligence de Bordeaux. Arrivé dans ce port, j'attendis avec impatience le moment de lever l'ancre, ce qui n'eut lieu qu'au bout de dix-huit jours.

Saura-t-on se représenter ce qu'a d'ennuyeux et de pénible cette attente, cette condition cruelle d'être toujours à la veille du départ, et surtout ce tourment du cœur dans les adieux réitérés chaque soir, adieux toujours douteux et pourtant indispensables, adieux qui se renouvellent forcément et qui deviennent ridicules par leur fréquence ? « Ah ! que je souffre ! me disait un ami. Partez donc définitivement, afin que nous n'ayons plus d'adieux à échanger entre nous, car les adieux me tuent. » Et si celui qui restait en appréciait ainsi le côté poignant, que ne devait-il pas en être de mes sensations ? Car, après tout, ceux qui restent ne quittent que leurs amis qui s'éloignent, ils en conservent d'autres ; tout ne change pas autour d'eux. Mais ceux qui s'éloignent n'entrent-ils pas comme dans un champ de mort ? Car à la mer qu'y a-t-il, sinon l'absence totale de ce qu'offre la terre ? toutes choses opposées. Là, l'esprit fatigué est contraint de se reposer sur la lame mouvante, espèce d'enfer humide, sorte de néant où il tombe affaissé. En effet, tout ce qu'il aime n'est-il pas laissé derrière ? Les côtés ne restent-ils pas inconnus ; et devant, l'incertitude ne s'ouvre-t-elle pas, large comme l'horizon, à chaque pas se reformant comme lui ? Aussi faut-il un but majeur, bien compris, vers lequel il puisse tendre à toute heure, comme une terre à conquérir ou une patrie à regagner.

Je fis voile pour le cap de Bonne-Espérance, cette terre conquise à la science par le célèbre Levaillant, dont les tra-

vaux en histoire naturelle avaient décidé ma vocation.

Le Télégraphe, charmant petit brick de 175 tonneaux, n'était pas un navire d'emménagement spacieux pour les passagers ; mais, en revanche, la finesse de ses formes et la hardiesse de sa mâture lui permettaient de fendre rapidement les flots, et Dieu sait si les personnes qui sont à bord apprécient de tels avantages ! Aussi, grâce à la supériorité du navire et aux agréments de la société d'un homme poli comme l'était le subrécargue ¹, cinquante-quatre jours me parurent s'écouler assez vite.

Pour début, le golfe de Gascogne nous secoua rudement, et lorsque nous étions sur le point de débouquer, nous nous vîmes forcés de mettre à la cape. Trois jours se passèrent ainsi au large du cap Ortegal. Durant ce temps, nous pûmes apprécier les excellentes qualités du plus fin voilier de Bordeaux, qui, tel qu'une mauve légère, se levait à la lame sans qu'une goutte d'eau mouillât sa dunette.

La perfection atteinte par les navigateurs d'aujourd'hui force vraiment l'admiration. Confiants dans la justesse de leurs combinaisons, ils reposent tranquilles au sein des tempêtes. Le temps de cape, lorsqu'il y a du large, n'est plus ce qu'il était jadis. Nos pères faisaient alors des vœux, ils se croyaient perdus dès qu'ils étaient dans une pareille situation ; mais de nos jours, à peine le navire est-il à la cape, que l'équipage dort dans l'attente du beau temps.

Dès que la mer eut cessé ses tentatives infructueuses sur

¹ M. Géraud, de Bordeaux.

notre gracieux navire, une brise ronde nous fit bientôt doubler le cap Finistère ; elle nous porta rapidement vers le sud, et nous ne tardâmes pas à sentir s'élever la température qui nous prédisait le passage du tropique sous très-peu de jours.

Déjà, dans mes précédents voyages, j'avais été baptisé suivant le rite marin ; je m'étais même vu transformé en acteur principal à bord d'un navire de guerre français, où, simple matelot à 24¹, ma qualité éphémère de Neptune m'avait valu le commandement de la goëlette *la Mutine*. J'étais donc initié à tout ce que la fête du passage a de plus secret, et le tropique ne me réservait d'autres charmes que ceux qui sont puisés dans les souvenirs. Mais il faut bien que je le dise, tout s'use, les vieux usages se perdent, et pour qu'une fête ait lieu aujourd'hui, il devient nécessaire qu'un certain nombre de passagers soient réunis à bord. Il importe surtout que la générosité des néophytes soit supposée en état de payer la dépense et la peine. La consommation des étoupes métamorphosées en barbes, perruques et manteaux, est immense ; la grêle que fait tomber le bonhomme Tropicque a crû dans les champs ; les fèves, les pois, les haricots inondent le pont ; le goudron qui maintient les plumes des anges sur le corps nu des mousses n'est pas ménagé, et quand il s'agit d'enlever à ces petits êtres leur poésie, on n'y réussit qu'à l'aide

¹ A 24 francs par mois, ce qui est la 3^e classe de matelot ; la 2^e est à 30, et la 1^{re} à 36 francs.

d'une étonnante quantité de graisse ou de beurre. En outre, les travaux préliminaires sont grands; tous ont été exécutés dans le *randevant*⁴, comme à l'insu du capitaine, afin que l'étonnement domine les nouveaux venus. Tout cela mérite une récompense, et aussi, pour une somme insignifiante, bonhomme Tropicque dédaigne-t-il de descendre du ciel.

Conformément à ses vues intéressées, l'habitant des hauts lieux, qui sait tout, regarda passer le *Télégraphe* sans même prendre la peine de le héler. Le tropique du Cancer est décidément derrière nous; le premier pas est fait. Il reste la ligne, le tropique du Capricorne, puis enfin la vue du lieu de notre destination. Il y a encore bien de la route à faire; mais la navigation est si facile, les jours sont si beaux, qu'ils s'écoulent tous à peu près de même.

Voici cependant les îles du cap Vert. San Antonio se lève à notre gauche: c'est une terre très-haute; dix heures la séparent du navire, mais la brume empêche d'en distinguer les particularités. La brise s'arrondit de plus en plus; quelques grains la renforcent: c'est le voisinage de la terre qui nous les procure. Nous fuyons toujours; la côte s'éloigne, se fond insensiblement avec le ciel, et le soir, San Antonio a disparu comme le soleil sous l'horizon.

La marche est incessamment continuée; la ligne est

⁴ Logement de l'équipage du navire.

déjà dépassée; les bancs de poissons volants distraient par leur vue le passager oisif qui essaie de tuer le temps comme il peut. Quelquefois des dorades sont prises et signalent une journée, ou bien un requin, s'il fait calme, est halé à bord, et martyrisé sur le pont par tout matelot à qui la mer a enlevé un père, un frère, un ami. L'apparition d'un paille-en-queue, cet oiseau du ciel, est signalée par le timonier attentif, qui l'appelle par son nom vingt fois de suite. C'est presque un événement dont on s'entretient des heures entières.

Une circonstance plus intéressante nous est néanmoins réservée : un gabier qui répare le gréement d'un mât de perroquet a crié : *Navire!* et relevé sa direction. Une demi-heure ensuite, des pointes de mâts, telles que des aiguilles, se sont montrées à l'horizon; elles montent peu à peu, et bientôt apparaissent distinctement les voiles de perroquet, puis les huniers. L'attention de chacun se reporte vers la machine flottante; car cette fois ce sont des hommes qui sont là-bas, et par eux l'on aura des nouvelles de l'une ou de l'autre extrémité de la terre. Mais ces hommes, sont-ils des amis? A cet égard les opinions sont partagées : les uns disent que ce sont des Anglais, les autres des Américains; on en est encore à des suppositions reposant sur le mode de gréement, et à distance les erreurs sont communes. L'un a cru remarquer l'absence de boulines, et pour celui-là le navire est anglais; l'autre, à la légèreté de certaines manœuvres dormantes

en fer, a cru pouvoir prononcer que le bâtiment est américain.

Le capitaine ne reste pas indifférent; sa longue vue a pu l'instruire mieux que personne; son opinion est arrêtée, il l'émet hautement, et sur sa proposition les paris sont ouverts. « Voyons, dit-il, qui soutient que c'est un anglais? — Moi, capitaine. Fixez, je vous prie, le pari. — Bien, je prétends le contraire : un déjeuner à terre. — C'est entendu. »

Les navires font route à se croiser; ils sont assez proches pour reconnaître leurs couleurs respectives. Nous, Français, nous nous risquons à faire les premiers une politesse; notre pavillon monte à la corne, s'y arrête et y flambe. Mais quelque temps s'écoule, notre salut reste sans réponse, et peu à peu l'indignation prend la place de la curiosité. Déjà même le capitaine se repent intérieurement de s'être montré si honnête; il mordille son tabac, et de temps à autre il frappe du pied les bordages du pont. Il ne parle pas; il semble grogner en lui-même. Il désirerait bien que le timonier fit un écart de route, afin de passer sur lui sa mauvaise humeur qui cherche à déborder.

Le mousse resté à la drisse fait l'office d'un taquet. « Allons, petit, lui dit le capitaine, pare-toi à haler bas! » Puis, comme à part : « C..... d'Anglais! Voyons, qui a dit, qui a parié que c'était un anglais? — Moi, capitaine. — Bien, n'en parlons plus; j'ai perdu. Déjà une demi-

heure, et rien en haut; on se moque de nous.... Mousse, hale bas! »

Le pavillon descend, et seulement alors du rouge monte à la corne du navire en vue; il s'y arrête, et, se déployant, nous montre la croix de Saint-George à l'angle supérieur. « Bien, c'est cela, grogne le capitaine; j'en étais sûr.... C..... d'Anglais! on ne voit plus qu'eux sur mer. »

Décidément le capitaine est pris de mauvaise humeur jusqu'à demain; l'idée seule d'un Anglais lui retourne la bile. Moi, par pure compassion, je l'accoste, espérant l'amener à des sentiments meilleurs. J'essaie doucement de lui faire avouer son injustice, parce que j'admire la grandeur et surtout l'entreprenante hardiesse de la nation anglaise, tout en condamnant les moyens qu'elle emploie. Mais on m'appelle un traître, ou tout au moins un fils d'Anglais pour oser parler ainsi. Bref, la bourrasque continue dans la tête du capitaine, et le parti le plus prudent, le seul que je puisse prendre, est de le laisser seul avec lui-même. Car, voyez-vous, la faiblesse de cet homme est excusable: enfant, il a sucé le lait d'une femme épouse d'un marin français prisonnier à Chatam. Jeune, son père lui a dit ses souffrances, ses tortures, et surtout l'inhumanité de ces Anglais qui se vantent d'être seuls généreux. Il est de la meilleure pâte dont un homme puisse être formé; jamais il n'a donné une taloche à un mousse, ce moindre des péchés d'un capitaine; mais la vue d'un Anglais en fait presque un anthropophage. C'est

avec délice qu'il en mangerait dix ou vingt, quelque vieux qu'ils fussent : ainsi le dit-il lui-même ; et sur un esprit tellement prévenu, je jugeai que l'effet de mes paroles devait être complètement nul.

Les vents du sud-est nous ont fait décidément prendre et conserver les amures à bord : aussi le capitaine se promène-t-il seul comme un ours dans sa fosse à babord d'arrière ; ses mâchoires se contractent, sa figure est plus courte, ses traits deviennent plus saillants, ses yeux se lèvent et se baissent brusquement ; parfois ils roulent flam-bants dans leur orbite : c'est qu'il rêve, et son rêve de prédilection, c'est un combat. Ses ennemis sont des Anglais, toujours des Anglais, rien que des Anglais. A chaque pas, c'est un ou deux qui tombent sous ses coups. De toutes parts il reçoit des blessures ; mais il ne les sent pas, tant son sang bouillonne, tant sa rageuse imagination l'exalte. Laissons-le seul ; quand il aura massacré assez d'Anglais et perdu assez de sang, le capitaine redeviendra un homme comme un autre.

Le soir arrive ; une voix résonne : *Attrape quatre!* Elle est partie du gaillard d'arrière, et le tintement de quatre coups de cloche lui répond du pied du mât de misaine. C'est l'heure du souper, ou six heures. Les gamelles apparaissent ; et le coq, armé de sa fourche et de sa louche, sort de sa boîte noire, enfumée, et se prépare à distribuer aux hommes de l'équipage les trésors bouillants de sa chaudière. Bientôt ceux-ci, assis sur un panneau ou sur

la drome¹, ou sur le pont, sont rangés autour de leurs vases de bois aux cercles de fer fourbis. Tous mangent, excepté le timonier, qui est au poste perpétuellement occupé; excepté le coq, qui se considère comme de trop noble souche pour frayer avec des matelots, et le mousse, qui met sa table de roulis pour les officiers et les passagers.

Un quart d'heure a suffi à l'équipage; le timonier a été relevé : alors est venu le tour de la chambre.

« Capitaine, vient dire le mousse, le souper est servi. — Bien. » Nous sommes à table, nous attendons, mais en vain; le capitaine ne vient pas, et personne, par respect, ne voudrait commencer sans qu'il fût présent.

« Mousse! appelle donc le capitaine. — Capitaine, vous êtes attendu pour souper. » Et le roi du bord renvoie l'invitation avec un jurement des plus ronflants qui ferait craquer le ciel; puis il ajoute : « Que l'on soupe sans moi ce soir! »

C'est qu'il faut, voyez-vous, qu'une nuit tout entière ait passé sur la colère de l'ennemi des Anglais. Mais au moins cette journée ne s'est pas écoulée vide d'épisodes comme toutes les autres; c'est une des plus piquantes de toute la traversée; elle a fourni un sujet à gloser, l'esprit oisif a trouvé un aliment, et grâce à la singulière tournure du caractère du capitaine, chacun a pu ne pas trop s'apercevoir de la longueur du temps.

Que ceci serve à donner la mesure des ennuis de la

¹ Assemblage de mâtures et vergues de rechange.

mer, et que l'on en tienne compte ; car ces ennemis ne sont pas de ceux que l'on puisse appeler ordinaires, d'autant que l'impossibilité de s'y soustraire est permanente. Mais plus grands ils sont, plus aussi les distractions, même les moindres, réussissent à les écarter momentanément.

Maintenant, nous avons atteint le 25° degré de latitude sud ; des êtres qui n'appartiennent pas à l'onde viennent par leur présence égayer nos pensées, nous rappeler les douces colombes terrestres : le Saint-Esprit, si nos idées y tendent ; le damier, si nous sommes joueurs. En effet, ces jolis oiseaux de mer, les damiers, *Procellaria capensis*, qui appartiennent au groupe des pétrels, croisent hardiment le sillage du navire. Ils sont capables d'une grande vitesse, qu'ils modèrent en changeant rapidement d'allure, comme s'ils louvoyaient afin de ne pas dépasser le navire ; ils présentent leurs ailes étendues et leur ventre d'un blanc pur ; ils planent, se balancent et rasant le couronnement à le toucher sans presque remuer leurs ailes ; ils s'éloignent, puis reviennent lentement en décrivant mille zigzags arrondis ; de telle façon qu'on les prendrait pour des cerfs-volants ou pour des machines fixement orientées plutôt que pour des oiseaux tels que nous les comprenons.

Mais si quelque bonne âme connaissant l'élève des poules, ou le timonier soigneux ou courtisan, ou bien encore un gabier négligent jette ou laisse tomber à la mer un petit morceau de suif, à l'instant l'al-

lure de ces oiseaux va changer, et aussitôt le passager qui compare devinera l'étymologie du nom de pétrel. L'appât tombe; il flotte, tournoie dans le remou; puis, après avoir été disputé quelque temps par l'action des forces contraires, il finit par surnager. Alors le premier pétrel qui l'a vu descend à la surface de l'eau mouvante; 4 ou 5 pieds le séparent de l'objet qu'il convoite; il se balance sur ses ailes à tics closes, marche sur l'eau, saisit du bec la parcelle légère, donne un coup d'aile et se relève.

« Voici un oiseau, aura dit un matelot hollandais à son matelot lors des premiers voyages dans ces régions; il marche sur l'eau. Quel homme au monde a pu ou quel homme pourrait faire de même? — Si la Bible ne ment pas, aura répondu l'autre, j'en sais un. — Quel est-il donc? — Saint Pierre le Pêcheur. — Alors ce sont des petits Pierres. » D'où pétrel, de Pieter.

Les savants ne dédaignèrent pas de consacrer ce nom nautique, lequel maintenant désigne le genre des oiseaux de mer au corps proportionnellement très-petit et fort emplumé, aux pieds palmés, au bec très-comprimé, à la pointe supérieure recourbée et aux narines proéminentes.

Malheureusement pour ceux qui aiment à palper les belles créations de la nature, aussi jolis, aussi gracieux, aussi attrayants qu'ils puissent être dans l'air, ces oiseaux, quand ils ont été pris à l'hameçon; dès qu'ils

arrivent sur le pont du navire, dégorgent une huile si fétide qu'on est tenté de les rejeter. Cette huile a de plus une grande pénétration, et son odeur se maintient d'une façon désespérante.

D'autres pétrels encore, mais que l'on rencontre également dans l'hémisphère nord, se mêlent aux damiers, qu'ils précèdent même de longtemps : ce sont les sataniques, *Procellaria pelagica*, oiseaux si petits de corps et tellement emplumés qu'ils sont le désespoir du tireur, qui les couvre à chaque coup de tout son plomb et ne les abat que très-rarement. C'est peut-être pour cette raison que les matelots les appellent tantôt sataniques, tantôt âmes damnées.

La légèreté de ces oiseaux donne naissance à une habitude bien remarquable, qui, jusqu'aujourd'hui, n'a été signalée par aucun voyageur, que je sache. J'étais enfant lorsque je l'observai, et je ne crois pas inutile de la mentionner ici.

C'était en 1832, à bord du brick *le Commerce de Dunkerque*, capitaine Collet. Nous revenions des Antilles. Un requin avait été pris, et l'on jetait partiellement ses débris à la mer. Certaines parties de l'intérieur, coupées en menus morceaux, étaient lancées d'intervalle à autre par un mousse; plus légères, elles coulaient moins vite, et des sataniques croisaient alors notre sillage. Du couronnement où j'étais assis, j'inspectais tout à l'aise le vol et les manœuvres des oiseaux avides; je les voyais

sans perdre de vue leur but, qui disparaissait trop vite. Ils faisaient beaucoup d'efforts, mais toutes leurs tentatives restaient infructueuses. Cependant, comme quelques petits morceaux du requin se maintenaient à 8 pouces de profondeur, des pétrels se laissent tomber sur eux de 2 ou 3 pieds de hauteur. Leurs pieds touchant l'eau tout d'abord, ils ne réussissent point à les saisir. Deux ou trois essais ne sont pas plus heureux; la pesanteur des oiseaux et leur mode d'action sont trop faibles et trop peu convenables, et pourtant leur ardeur n'en est pas ralentie. Un instant après, un satanique prend la perpendiculaire d'un petit débris submergé; il plane au-dessus et arrive à toucher l'eau; en même temps un autre satanique se balance au-dessus de son camarade, s'abandonne et lui pèse de ses deux pieds sur le dos, de telle sorte que le premier peut plonger assez avant pour saisir l'objet convoité. Cette manœuvre était trop rapidement exécutée pour que je pusse dire comment la pâture avait été saisie; mais je crois que le pétrel la ramenait à la surface à l'aide de ses palmes.

Ce service me parut ensuite réciproque, ce qui prouve une certaine intelligence chez ces oiseaux. Toutefois, je crois bon et utile de faire remarquer que nous étions depuis plusieurs jours en calme plat, et qu'alors les pétrels trouvent difficilement leur nourriture. Quoiqu'à cette époque je fusse très-peu préoccupé d'observations d'histoire naturelle, je ne manquai cependant pas de recueillir celle-

ci, qu'il m'est agréable de pouvoir transmettre, d'autant plus qu'elle était la première qui se fût offerte à moi sur ces vastes mers, où tant d'hommes ont passé insoucians ou trop positifs.

Aux sataniques et aux damiers viennent se mêler ensuite les cordonniers, oiseaux bruns, fameux voiliers, dont je tuai plus d'un, qui, tombant dans le sillage, fut perdu pour mes observations. Puis encore les différentes espèces ou variétés d'albatros, ces épais moutons du Cap, aux ailes étroites et si longues, qu'ils ne peuvent les coller au corps lorsqu'ils se reposent sur l'eau. Je regrettai surtout l'un d'eux, que je tuai d'un coup de carabine à plus d'une encablure de distance; mais il n'est pas, on le sait, un seul capitaine assez complaisant pour, en de telles circonstances, mettre un canot à la mer. Je dus faire le sacrifice de mon albatros, de même que des centaines de damiers que j'avais cruellement abattus, sans l'espérance de pouvoir les posséder.

La diversion qu'apporte au passager la présence des oiseaux n'a non plus qu'un temps, et ceux-là seuls sont à la mer moins malheureux que d'autres, qui peuvent se passer de compagnie et soutenir avec eux-mêmes un long colloque mental, sans éprouver la démangeaison de transmettre le résultat de leurs réflexions. Aussi l'usage du tabac, qui éveille nos pensées et qui nous crée des rêves par lesquels nous nous isolons à volonté, est-il pour le temps que l'on passe à la mer une puissante ressource contre

l'ennui. Que de nuits, qui m'eussent été si longues, se sont ainsi écoulées trop brèves pour moi, qui, à travers la fumée, devinais les charmes des nuits si poétiques des tropiques ! Que de nuits noires aussi m'ont paru admirables d'effet, tant par la contemplation de l'étrave cuivrée taillant les flots opposants, et de l'avant qui refoule les ondes phosphorescentes sur les ondes noires, qui vont briller aussi dès qu'elles seront agitées, que par les illusions nées de la fumée de cette plante amie ! Mais il n'est pas donné à tout le monde de savoir humer la fumée, ni de se complaire dans cette occupation ; et ceux-là, je les plains sincèrement : car s'ils n'ont pas la société d'autres passagers, je ne sais personne à bord avec qui ils pourraient échanger même quelques paroles insignifiantes ; la lecture seule pourrait leur apporter du soulagement.

Le capitaine a veillé la nuit, il se repose le jour, ou des observations et des calculs l'occupent, ou des inquiétudes que lui seul comprend le tracassent ; de telle sorte que le capitaine est un homme à part, et des moins aimables. L'officier de quart a sa besogne de surveillance ; il ne saurait du reste épuiser une conversation, et c'est tout au plus s'il peut prêter la moitié de son attention à son interlocuteur. Le timonier n'est autre qu'une machine sourde-muette pour tout ce qui ne regarde pas ses fonctions. Le mousse, c'est un petit être que partout l'on croise, mais auquel on ne parle que du geste. Les novices sont en haut, suspendus par un cartahu le long d'un mât

de perroquet ou de hune, qu'ils grattent ou qu'ils suivent, ou bien à la pointe d'une vergue, passant une drisse ou amare de bonnette. Ils chantent, ces fils du diable, quelque refrain monotone qui force à regretter les sirènes; et quand ils sont descendus, les novices, par droit de hiérarchie, obéissent aux matelots : aussi n'ont-ils jamais une minute à eux.

Les matelots font du bitord, des palliers, des garcettes, garnissent des manœuvres, épissent du filin, raccommodent des voiles. Ils font de fin ouvrage, ne parlent que métier, en s'attachant à prouver qu'ils le connaissent, quoiqu'ils ne cessent de le maudire. Leur style est pittoresque, leurs tournures singulières, leurs comparaisons très-saisissables et de la plus grande originalité. Le passager éprouve l'irrésistible envie d'échanger avec eux quelques idées, de sonder ces âmes de goudron destinées à toutes les récompenses d'un autre monde; mais pour peu qu'il s'avance, les épigrammes le forcent bientôt à se retrancher sur le gaillard d'arrière. Car pas un homme n'est plus caustique qu'un matelot, pas un homme n'est plus embarrassé qu'un passager à bord d'un navire; et si le passager est un prêtre ou un magistrat, si, de l'autre côté, le matelot est un vieux de la cale ou un gabier volant, à chaque regard qui se croise, c'est un bon mot qui tombe, c'est une guerre de tous les instants, fort innocente, nullement désastreuse, mais qui n'aura de terme qu'au jour où l'on mouillera l'ancre.

Enfin les vents alisés, ceux surtout de sud-est, qui nous avaient conduits forcément jusqu'à 50 lieues de Fernambouc, sont passés à l'est, puis au nord-est, puis au nord ; nous avons atteint les vents variables, et la route se poursuit en ligne droite; la mer se maintient belle, et dans quinze jours, s'il plait à Dieu, nous sommes au cap de Bonne-Espérance.

A fur et mesure que l'on approche, les jours paraissent plus longs, la vue de la terre devient une nécessité, les désirs de chacun y tendent, et pour rapprocher l'instant de l'heureuse nouvelle, un homme est constamment en vigie. Cette mesure n'existe, du reste, que pour être agréable aux passagers; car, à l'aide d'un chronomètre bien réglé, un capitaine peut toujours aujourd'hui préciser exactement l'heure à laquelle la terre doit surgir à l'horizon.

« Demain matin, avait dit le nôtre, si la brise ne mollit pas, nous serons sous la terre. » C'est à peine si j'avais pu m'abandonner au sommeil; et vers le crépuscule naissant, mes yeux la cherchaient droit à l'est.

« Terre! terre! crie la vigie; la montagne de la Table! » En effet, c'était bien elle; mais la brise était si faible qu'il fallait avant tout être patient.

Enfin nous touchons le sol du cap des Tempêtes, qui fut doublé pour la première fois par l'illustre Gama¹, il y

¹ Tout le monde sait que c'est au navigateur portugais Vasco de Gama qu'est due la découverte du cap de Bonne-Espérance, nommé tout d'abord cap des Tourmentes, en 1486. Mais le Portugal, trop préoccupé

a trois siècles et demi. J'avais le cœur gros d'espérance, et les illusions revenaient en foule à ma pensée.

La ville du Cap, si proprement établie par les Hollan-

de l'Inde, où toutes richesses abondaient, se montra dédaigneux de ces terres à l'aspect stérile qui terminent l'Afrique. Là n'habitaient pas non plus des peuples riches que des conquérants eussent pu piller, et comme aux yeux des Portugais la pointe australe d'Afrique n'avait d'importance que celle d'une bonne relâche, très-propre, il est vrai, à ravitailler les vaisseaux, mais qu'alors aucune concurrence n'était à redouter, la naissance d'un établissement dans ces parages fut retardée de longtemps. Les Portugais ne se comportèrent jamais non plus dans l'Inde que comme des conquérants très-peu soucieux de l'avenir; ils n'établirent rien sur la route, et quand, après eux, les Hollandais, ces marchands si parcimonieux, vinrent leur disputer leurs possessions, non contents de conquérir, ils fondèrent encore; ils ne négligèrent même pas les stations, et Riebeck, simple chirurgien à bord d'un bâtiment de la Compagnie, leur ayant indiqué la nécessité d'un établissement qui partageât la longueur d'un voyage de l'Inde, mesure destinée à épargner la vie d'un grand nombre d'hommes, alors surtout que la navigation était si lente, utile à tous en temps de paix, et principalement avantageuse aux Hollandais en temps de guerre, Riebeck fut compris. On le chargea de l'exécution de son propre plan, et bientôt ensuite *Kaap-Staadt* s'asseyait au pied de la montagne de la Table, regardant sa base vers le nord, conservant à sa gauche la croupe et la tête du Lion, et à sa droite la montagne du Diable; dès lors ce point devint le rendez-vous de bien des races diverses.

Les premiers habitants furent des matelots de la Compagnie, auxquels s'adjoignirent bientôt de pauvres paysans sortis de la Hollande et de l'Allemagne. Il y eut dès les premiers temps quelque fusion avec les Hottentots, et plus tard, par suite de la révocation de l'édit de Nantes, arriva l'émigration française, qui apporta, dit-on, les premiers plants de vigne, en même temps qu'elle répandit l'usage du pain, dont les colons hollandais avaient perdu l'habitude.

Peu à peu l'on vit se grossir le noyau de la ville, bien chétive encore: des Cafres venus de l'Est, des nègres amenés de la Guinée ou de Mosambique, des Malais expulsés de Batavia, des Lascars enlevés aux bords du Gange, vinrent se mêler aux Hottentots, qui, séduits par le tabac et l'eau-de-vie des Hollandais, ne songeaient guère à s'opposer à la construction des ouvrages de ceux qui leur procuraient des jouissances inconnues

dais qui l'avaient fondée, et qui porte aujourd'hui le nom de Cape-Town, depuis que les Anglais s'en sont rendus maîtres, se distingue tout d'abord par ses quartiers à angles droits, par ses longues rues tirées au cordeau, et qui la traversent dans son entier, par ses maisons de hauteur généralement uniforme, en toits à terrasse, et par ses fa-

jusque-là. Un bœuf, disent les voyageurs d'alors, était le prix d'une pipe de tabac et d'un verre d'eau-de-vie; et quand les Hottentots n'avaient plus de bœufs pour payer de telles merveilles, ils se vendaient eux-mêmes à qui leur donnait une certaine quantité de ces denrées.

Chez eux, le terrain appartenait à tout le monde, comme encore aujourd'hui chez les Cafres. Les Hollandais firent des offres pour quelques parties, afin qu'elles leur appartenissent exclusivement. Ces démarches parurent étranges aux chefs hottentots, qui voyaient assigner à la terre une valeur dont ils n'avaient pas d'idée. Trop intéressés, et ne considérant que le présent, ils s'empressèrent d'accepter, et dès lors les Hollandais devinrent des maîtres.

Mais, soit que ce qui avait été fait n'eût pas reçu la sanction de tous, soit que les Hottentots eussent entrevu le danger et reconnu qu'ils étaient dupes, ils essayèrent de reconquérir par les armes la partie de terrain qu'ils avaient réellement concédée. Les Hollandais résistèrent; la supériorité de leurs armes dispersa les Hottentots, et, pour s'indemniser, ils portèrent plus loin leurs limites, qu'après chaque tentative des indigènes ils reculaient toujours plus avant dans l'intérieur. Les Hollandais marchèrent ainsi fort lentement, mais toujours ils conservèrent les territoires envahis. Aujourd'hui les Anglais les remplacent, et, quand le temps en sera venu, l'on verra comment ils ont profité de la colonisation de Natal par les boers; comment le Caffre-Land se trouve actuellement isolé entre deux de leurs possessions, et pour ainsi dire à la veille d'être compris dans la colonie toujours croissante du cap de Bonne-Espérance.

Il ne reste aujourd'hui du fondateur Riebeck dont je viens de parler qu'un seul souvenir: c'est une montagne située vers le nord, à 15 lieues de la ville du Cap, connue sous le nom de Riebeck-Kaastel, nom que reçut cet endroit, parce que Riebeck y avait fait bâtir pour son propre usage une villa, probablement fort modeste, que l'on aura ensuite appelée château.

çades souvent badigeonnées. Les rues ne sont point pavées; un gravier dur et bien battu en tient lieu : les pluies n'y étant pas trop fréquentes, ce mode vaut bien l'autre. Un air de propreté qui plaît se remarque partout et rappelle l'origine de cet établissement; car la propreté est de rigueur en Hollande.

On y compte aujourd'hui 25,000 habitants de toutes couleurs. La population blanche se partage en Hollandais et Anglais; la colorée comprend les Hottentots, les Cafres, les nègres, les Malais avec les mulâtres provenant du mélange de toutes ces races, lequel établit des nuances de toutes les couleurs de blanc à noir, effet singulièrement varié et très-pittoresque.

La situation de la ville est parfaite quant au coup d'œil; elle repose sur une longue pente douce; elle a pour adossement la montagne du Diable, la montagne de la Table, puis la tête et la croupe du Lion; toutes ces hauteurs formant derrière elle un large secteur de cercle. Devant elle est la baie dite de la Table, couverte durant la saison de navires allant aux Indes orientales ou en revenant. Mais cette position a dû être prise telle qu'elle était, car là se trouvait le seul ancrage passable pour abriter les vaisseaux contre le sud-est; par le nord-ouest, la baie restant trop ouverte, la mer a une telle force qu'elle fait chasser les bâtiments ou rompre les chaînes; il en résulte chaque année des naufrages où l'on se perd corps et biens.

La nécessité d'obvier à des inconvénients aussi graves

vient tout récemment d'inspirer la pensée de jeter les fondements d'un *break-water* ou brise-lame, destiné à rompre l'effort de la mer vers la partie de l'ouest. Ce travail gigantesque doit avoir lieu aux frais de la colonie.

La ville du Cap est généralement considérée comme fort saine, sauf toutes les maladies produites par un passage trop subit de la chaleur au froid, différence apportée en quelques minutes par le changement de vent. Vient-il du nord, il fait très-chaud; passe-t-il au sud-est, il se précipite de la montagne de la Table sur la ville, accompagné d'un froid piquant et glacial. C'est pour cette cause qu'il arrive fréquemment de voir tous les habitants enrhumés du même jour.

Malgré ces légers inconvénients, les Indiens, ou pour mieux dire les Anglais employés dans l'Inde, considèrent toujours le Cap comme l'endroit le plus favorable pour le rétablissement de leur santé; c'est là qu'ils viennent passer le temps de leur congé. Ils y sont d'autant mieux vus que l'on sait combien leurs appointements sont énormes.

De beaux établissements publics faisaient jadis du Cap une ville agréable; des mœurs franchement cordiales donnaient à la société un aspect aimable. Tout ceci, je ne l'ai pas vu, mais les vieux habitants m'en ont suffisamment parlé. Ainsi, le si riche et si vaste jardin de la Compagnie, où se trouvaient réunis tous les produits des zones tempérée et torride, cette pépinière où s'acclimataient par degrés les végétaux de Batavia, destinés ensuite à la Hol-

lande, qui en faisait profiter l'Europe entière; tout a disparu! Un tiers a été converti en potager à choux, pour le seul usage du gouverneur; le reste sert de pâturage à ses vaches! La ménagerie a eu le même sort; une salle de spectacle vient d'être, par le parti philanthrope, transformée en un temple; le musée a été relégué personne ne sait où, pour faire place à une église que l'on bâtit. Une autre église, la plus importante de toutes, a été terminée lors de mon passage; elle a coûté des sommes énormes.

Certain parti de cette société de missionnaires qui par son influence domine le gouvernement, est connu au Cap sous le nom de parti Philip, le nom du révérend docteur qui en est tout à la fois la base et l'égide.—C'est ce parti qui prend le titre de propagateur de *civilisation*, de *chrétienté* et de *tempérance*, afin d'étendre sa philanthropie jusqu'aux confins du monde. Malheureusement, la civilisation qu'il répand n'a guère pour résultat que la corruption des indigènes; la chrétienté n'est qu'apparente, elle ne fait que des hypocrites, et la tempérance tant prêchée ne corrige pas de l'ivresse; en un mot, le fruit de ces tentatives déguise à peine les vues intéressées de ces bons missionnaires. C'est surtout à ce parti que l'on doit la destruction des monuments utiles où l'esprit de l'homme pouvait puiser des connaissances solides et étendre le goût du beau.

Ce n'était pas assez que de s'attaquer aux choses, il fallait que chaque individu portât l'empreinte du joug.

— Ainsi, le dimanche a été rayé des jours qui appartiennent à l'homme; toutes les boutiques ont dû se clore, y compris les endroits publics de réunion où les Hollandais aimaient tant à faire éclater leur joie franche et bruyante : le vainqueur a voulu que le vaincu s'ennuyât tout autant que lui-même.

Durant mon séjour au Cap, tous mes instants furent donnés aux préparatifs de mon voyage projeté vers le nord, sauf une journée consacrée à visiter la montagne de la Table, visite dont je vais parler brièvement.

Nous étions trois, sans aucun guide, ce qui fit que nous nous fourvoyâmes et nous perdîmes pendant plus de deux heures, cherchant le lieu dit *Plaat-Klip*, roche plate, sur laquelle coule un ruisseau qui tombe en cascade allant porter ses eaux à la ville. De ce point, où nous nous reposâmes un instant, nous commençâmes à gravir péniblement la crevasse qui vers le nord se trouve être le seul point accessible. Nous ne tardâmes pas à respirer une fraîcheur délicieuse : c'était une pluie fine tombant sur nous en manière de brouillard, produite par l'eau qui, suintant à travers les fissures pierreuses, découlait des roches supérieures. Cette diversion nous rendit plus agiles, et malgré nos fusils, plus embarrassants que lourds, en une heure et demie nous débouchâmes de la crevasse, venant de franchir 1,200 mètres d'élévation. — La première chose qui nous frappa ce fut l'innombrable quantité de noms écrits sur les rochers, chaque visiteur tenant

à laisser en ce lieu une marque de son passage. Il y avait des noms de femmes, ce qui me parut assez extraordinaire, considérant tout ce que pouvait avoir de pénible à de petits pieds l'ascension par un chemin rude, ardu, couvert de cailloux roulants, pour arriver à une pareille hauteur.

Nous nous séparâmes, et chacun de nous s'en fut dans une direction différente afin de voir suivant ses goûts. Notre course ne fut pas longue; car, excepté quelques plantes croissant dans une terre de détritius faiblement arrêtée entre les interstices des pierres, il n'y avait rien d'intéressant pour nous. Trois perdrix furent les seuls oiseaux que nous y vîmes; pas un aigle, pas un babouin, pas même un vautour, bien que Levillant y en eût trouvé en assez grand nombre.

Réunis de nouveau et assis ensemble sur le bord du précipice, nous considérions les montagnes nos voisines, infiniment plus petites que la nôtre; la ville blanche à nos pieds, elle sur laquelle nous planions, faisait assez l'effet d'un jeu de dominos renversés et rangés symétriquement; plus loin, la baie arrondie, au rivage bordé de sable éclatant, et le mouillage où les navires à l'ancre paraissaient tels que des insectes noyés restant immobiles à la surface; puis la mer au loin, laissant quelquefois deviner une voile douteuse; à l'horizon plus rien de visible, car ciel et mer s'y confondaient totalement; et nous, qui nous permettions de juger et de déclarer si petites des

choses qu'en réalité nous savions si grandes, quelle opinion eussions-nous eue de notre grandeur s'il nous eût été donné de nous voir nous-mêmes à cette distance ! Oh ! oui, c'est bien là, c'est à la vue de ce spectacle de la nature que l'homme rentre en lui-même, étonné, anéanti, lorsqu'il se voit reflété au loin, tel qu'un atome dans le vague des airs ; c'est là que la grandeur des choses le force à reconnaître sa petitesse, son néant ; car je suppose que sa fierté le flatte, lui disant : Homme, toutes ces grandeurs que tu vois à tes pieds sont à ta disposition ; c'est toi qui en es le roi ! Quelles réflexions naîtront en lui s'il fait d'abord celle-ci : qu'il n'est point le créateur de ce royaume, à lui simplement concédé pour un temps très-court par le Créateur de toutes choses. Et cependant, malgré tout ce que nous en savons, il en est tant qui en doutent encore !

Lorsque nous fûmes suffisamment rassasiés de cette vue immense, nous redescendîmes par le même chemin et nous arrivâmes bientôt à un mamelon couvert d'arbres brillants d'un éclat argenté. Ces arbres, dont je cueillis quelques branches, étaient de ces *Protea argentea* qui paraissent n'exister que sur les versants des montagnes qui terminent cette pointe d'Afrique, et qui sont comprises entre la ville et le cap de Bonne-Espérance. Les feuilles au côté inférieur sont velues, possédant le velouté changeant du satin ; le fruit est analogue à celui du pin. Le bois sert au chauffage dans quelques localités voisines, et

vers Constance on en plante sur d'assez larges parties de terre, probablement parce qu'il y réussit mieux que les arbres apportés d'Europe.

Vers cinq heures du soir, nous étions de retour de notre petite excursion, satisfaits d'avoir effectué ce pèlerinage, auquel les visiteurs européens ne manquent presque jamais.

Je perdais un temps précieux en apprêts interminables; plusieurs causes y concouraient, toutes indépendantes de ma volonté. La première était l'émigration *Retief*¹, pour laquelle il s'était à peine trouvé quelques chariots confectionnés : aussi rencontrais-je difficilement ce que je voulais; les bœufs par cette même raison étaient rares, maigres et d'un prix exorbitant; la vente de la poudre à tirer était interdite. La seconde était un embarras que m'avait suscité le collecteur des douanes du Cap. — J'avais débarqué à *Simon's-Town*² vingt-quatre fusils français, déclaré leur valeur et payé les droits; la douane avait reçu et encaissé mon argent. J'ignorais que les armes et munitions de guerre étrangères fussent prohibées

¹ Il sera plus loin question de cet homme extraordinaire, qui, voulant soustraire à la domination anglaise toutes les populations hollandaises du cap de Bonne-Espérance, avait cherché un asile dans l'intérieur, au milieu des Cafres, où il fut lâchement assassiné.

² Il n'est pas inutile peut-être, pour l'intelligence de cette phrase, de dire ici que les assureurs ne soldent pas la valeur du navire qui, allant aux Indes, s'est perdu en relâche, s'il a contrevenu au règlement qui veut que Table-Bay soit fréquenté six mois de l'année, et Simon's-Bay ou False-Bay les six autres mois. La distance entre ces deux points, que sépare la pointe ou le cap de Bonne-Espérance, est d'environ 7 lieues.

dans toutes les colonies anglaises. Le collecteur de Simon's-Town, bien qu'il dût mieux que moi connaître ces règlements, l'ignorait ou paraissait l'ignorer.

Quelques jours après, me trouvant au Cap, le collecteur général me fit dire par le consignataire du navire qu'il regrettait l'erreur commise par son représentant; qu'il comptait bien me voir réexporter mes armes, et signer le jour même un engagement à cet effet.

Je me sentais trop bien en règle pour faire la moindre concession, surtout parce que l'on y comptait si fort : je refusai tout net. On me pria, en ajoutant que l'administrateur courait le risque de perdre son emploi. Fort de mes avantages, et prenant toutefois en considération la position fautive dans laquelle s'était mis volontairement cet individu, je proposai ce dilemme : « Rendez-moi les droits payés et je signerai l'engagement de réexportation; c'est tout ce que je puis. » On m'objecta l'impossibilité de me restituer mes fonds, et je me retirai.

Le lendemain, voyant que l'on ne pouvait réussir par la persuasion, on eut recours à l'intimidation. Je fus menacé d'une descente à mon logement et de la saisie de mes armes. Je répondis à ces messieurs : « Venez. » On ne vint pas; mais on me menaçait de me faire un procès, où mon obstination serait punie. Je répondis encore : « Faites. » Enfin, au bout de quelques jours, je quittai le Cap; et bien que j'y fusse revenu plusieurs fois, on me laissa tranquille.

Ces tentatives du collecteur me retinrent néanmoins quelque temps encore, parce que si je fusse parti dès que je m'étais trouvé prêt, on eût pu croire que j'avais tort. J'avais jugé ma présence nécessaire par simple *décorum*.

Une difficulté que j'aurais dû mentionner plus tôt fut celle de me procurer des bœufs de louage pour me servir du Cap jusqu'au *Verlooren-Valley, Lac Perdu*, le premier point que je désirais explorer, et qui est situé à 45 lieues au nord du cap de Bonne-Espérance; ce lac a une petite issue ou un écoulement vers l'Atlantique. Il y avait alors pénurie d'attelages aux environs du Cap. Aussi, pour profiter des circonstances, un homme se présenta-t-il à moi comme conducteur, avec son guide de devant et quatorze bœufs, s'engageant à conduire mon wagon au point indiqué, comptant l'allée et le retour, bien que je voulusse seulement aller, non revenir, et il estima au total quatorze journées à raison de 3 livres sterling et 10 schillings par chacune. Ces conditions étaient trop dures et je les refusai.

Le lendemain le même conducteur revint. Je lui offris 12 livres sterling pour tout le voyage, et il me prit au mot en me demandant d'être payé d'avance. Heureux de partir, je ne cherchai pas à savoir si ce prix était trop élevé; mais, arrivant au *Verlooren-Valley*, quelques paysans me questionnèrent sur mes accords, et me dirent que 3 livres sterling eussent été un prix raisonnable.

Maintenant je vais parler du mode de locomotion en usage dans ces contrées sud-africaines. Ce mode vaut bien la peine que je le décrive pour l'utilité des voyageurs, parce qu'il est le seul pratiqué dans les longues traites et qu'il ne manque pas d'originalité.

Le véhicule n'est autre chose qu'un grand chariot à quatre roues, bien ferrées et d'une solidité à toute épreuve. La caisse, sur un mètre de largeur, en a cinq et demi de long; elle se compose de ce que les boers ou fermiers appellent *buik-plank*, c'est-à-dire planche de ventre, et des deux *leer* ou échelles pleines. Ces trois pièces sont simplement posées sur le train de derrière, qui est fixe, et sur celui de devant, qui pivote sur une forte cheville; des taquets et des courroies qui passent dans des crampes les maintiennent solidement.

Ce système est préféré par les boers, parce que les chutes étant très-fréquentes, les parties principales seraient brisées chaque fois si des écrous en fer les reliaient entre elles.

La nécessité de les démonter souvent, soit pour passer des rivières, des ravins ou des gorges difficiles, soit pour d'autres causes, donne, du reste, à ce mode tout avantage.

Des cerceaux de bois souple au nombre de quinze, croisés par des traverses longitudinales en bambous ou en roseaux d'Espagne, supportent une toile peinte imperméable que couvre une seconde toile blanche, laquelle se

transfile à un tiers de hauteur des échelles. Devant et derrière existent des prolongements de fermeture appelés klappje.

Un chariot bien entier 'est garni de quatre caisses. Celle de devant sert de siège au conducteur; celle de derrière maintient par sa position les objets qui tendraient à s'échapper; les deux dernières sont latérales; leur position est extérieure et précisément contre les échelles entre les deux paires de roues; elles sont d'une grande utilité pour serrer les objets dont on a le plus souvent besoin durant la route, tels que les boîtes à feu, la vaisselle de table et les provisions légères, comme le sucre et le café.

Derrière le train, sous la partie qui déborde, se remarque une trappe suspendue faite en manière de *caillebotis*¹, et qui, par son peu de hauteur, sert naturellement de marche-pied à celui qui voudrait monter par derrière durant la marche du wagon. Cette pièce est très-utile; c'est sur elle que s'attachent les pots en fer, marmites, casseroles, poêles à frire, grils, bouilloires, et tous les ustensiles de cuisine noircis par la fumée, lesquels ne doivent jamais être placés dans l'intérieur. Malgré cet encombrement, on trouve encore à y loger une certaine provision de bois sec, lorsque, dans le parcours des plaines chauves, il est nécessaire de s'en munir pour les journées pluvieuses.

Comme les paysans en voyage, soit qu'ils aillent à la

¹ Espèce de tillac à jour du devant d'une embarcation.

chasse, soit qu'ils émigrent avec leurs familles, ne traitent jamais avec eux que ce qui est strictement indispensable, et que ces objets se réduisent à peu de chose, on trouve presque toujours suspendu carrément à la hauteur des échelles un cadre de bois de même largeur que la caisse, sur lequel se tendent en se croisant des courroies de peau. Tel est leur lit élastique, dont la nécessité se fait d'autant mieux sentir que les boers n'ont d'ordinaire pour matelas que des peaux de mouton ou des paillasses bourrées de plumes.

Malgré la constance de cet usage, un naturaliste encombré d'objets de toutes sortes ne saurait faire le sacrifice d'une place précieuse dans le futile but d'avoir ses aises : aussi mon chariot était-il dépourvu de ce lit, nommé *kaar-tel* par les boers.

Le dessous du wagon est du reste à peu près de même que ceux d'Europe, à l'exception du mode d'articulation du train de derrière à celui de devant, qui est plus simple encore. Deux chaînes d'enrayage partent du train de devant, et s'accrochent aux échelles à peu de distance sur l'avant de la roue de derrière. Au même croc de suspension balloche toujours un sabot de fer ou de bois pour servir dans les longues descentes. Sur la flèche, un pot à goudron doit s'attacher solidement ; car il est d'habitude de ne pas passer deux jours sans graisser les boîtes des roues, que l'on extrait après avoir soulevé à l'aide d'un levier de 9 pieds le côté du chariot auquel elles appartiennent.

ment. Cette mesure est jugée indispensable, non-seulement afin d'adoucir le frottement, mais encore pour s'épargner les terreurs d'un incendie.

Maintenant, puisqu'il s'agit de déplacer cette grande machine, susceptible de porter 3 et 4,000 livres, à travers des contrées dépourvues de chemins, ou par des chemins qui n'en sont pas; puisqu'il faut lui faire gravir des montagnes ardues et l'en faire descendre par de véritables cascades de pierre, ou traverser des rivières au sable mouvant, ou bien encore lui faire comme emporter d'assaut des collines sablonneuses, on ne doit songer ni à deux, ni à quatre, ni à six bœufs; un attelage de six bœufs serait une dérision en présence de difficultés aussi grandes; le minimum est de dix; le maximum habituel est de dix-huit. Mais, quelque grande que soit la force de neuf paires de bœufs, je l'ai trouvée trop faible encore dans une circonstance où je dus recourir à l'assistance de vingt-quatre de ces animaux.

A cet effet, un grand trait, *trek-touw*¹, fait de peau de buffle, se rattache à l'extrémité du timon, où déjà est fixé le premier joug, celui des deux timoniers, *agter-os*, les plus intelligents de l'attelage, qui savent surtout contretenir dans les descentes trop rapides.

Or, voici quels sont ces jougs. Soit une pièce de bois arrondie, longue de 4^m,60. Une crampe d'attache est fixée sur son milieu et la divise en deux parties égales.

¹ Trait de corde à tirer.

Chacune de celles-ci est percée de deux trous longitudinaux, laissant entre eux l'intervalle nécessaire au cou du bœuf, et destinés à recevoir deux petites pièces de bois de 0^m,50, plates, ayant tête, et garnies de crans sur leur bord extérieur; ces crans sont taillés pour tenir l'estrope¹, qui passe sous le cou de l'animal et empêche la levée du joug, sur lequel le garrot fait effort. Mais comme l'estrope peut glisser, et qu'alors le bœuf serait libre de s'esquiver, on conserve à la tête de ces animaux la courroie de lacet². Celle du bœuf de droite se marie à celle du bœuf de gauche, dont les cornes font l'office d'un taquet, puisque c'est de l'une à l'autre que l'on tourne la partie excédante : de la sorte, chaque paire est trop bien maintenue pour pouvoir désormais se séparer.

Cette manière d'atteler est bien plus simple, plus expéditive que celle du joug attaché aux cornes que l'on pratique à Bordeaux, et que je juge être détestable. Le bœuf conserve ainsi plus de liberté dans son allure, il se fatigue moins, et sa force est bien plus grande, parce que le joug porte plus près du centre de gravité de l'animal. Il est vrai qu'il y a frottement, que quelquefois le poil se détache, que la peau s'écorche, que le bœuf évite alors de faire des efforts qui lui sont douloureux. Mais ceci n'arrive que quand ces animaux sont remis à un travail actif après un long repos; car chez ceux qui ont l'habitude du travail, la

¹ Petite lanière cordée et passant sous le cou des bœufs.

² *Os-riem*, courroie à bœuf.

peau est assez épaisse pour qu'ils n'éprouvent rien de semblable. Il en est, du reste, du garrot d'un bœuf comme des mains d'un matelot qui reprend la mer après trois mois d'oisiveté.

Pour conduire, diriger et exciter ces longs attelages, deux hommes sont nécessaires. L'un prend la courroie de tête des deux *voor-os*, bœufs de devant, et sert à guider la première paire, que suivent toutes les autres paires; l'autre, assis sur le siège, est armé de l'*agter-os-chambok*¹, et aussi du grand fouet, dont le manche a 18 pieds et la lanière 27. Son occupation de chaque instant est de chercher le parallélisme entre les jougs; il crie le nom de chaque bœuf qui ralentit sa marche, et renforce son avis d'un coup de fouet, ce qui conduit les bœufs à obéir bientôt à la simple voix. Fréquemment, le conducteur saute à bas de son siège pour châtier les bœufs trop éloignés; il passe à droite et à gauche, au risque de se faire écraser, et toujours il interpelle les trainards par les phrases dès longtemps consacrées. Cet exercice demande beaucoup de tact, d'adresse, de légèreté et de hardiesse; c'est une besogne très-fatigante, qui serait un long ennui pour un Européen. Mais les boers sud-africains tiennent à honneur de bien savoir conduire un chariot; ils aiment surtout à le prouver, et jamais je ne les ai vus considérer cet exercice comme un travail. Pour eux, prendre le fouet et le

¹ Cravache pour les bœufs de derrière ou timoniers.

siège équivaut à l'action du marin qui gouverne une embarcation.

L'usage de ces chariots disloqués exprès, à l'effet d'obtenir une élasticité plus grande, n'est pas très-agréable dans la marche; mais dans les stations d'un long parcours, leur présence est cause que le voyageur se considère partout comme chez lui; et par leur élévation au-dessus du sol, leur séjour est bien préférable à celui d'une tente. Dans une tente, les serpents pénètrent sans obstacle et y viennent passer la nuit côte à côte avec l'homme; une tente présente en outre trop de surface; elle est presque toujours trop faiblement appuyée; le vent l'enlève de dessus les dormeurs et la déchire. Il est vrai qu'un jour je dus même attacher mon wagon à des arbres, afin d'empêcher le vent de le renverser et de le précipiter; mais alors j'étais sur un point élevé, incliné, et en outre mon véhicule était vide : de telles circonstances sont assez rares.

Cependant, comme ce mode de voyager est le plus lent que je connaisse, qu'il faut dépenser des mois où des chameaux ne mettraient que des semaines; que le plus souvent, avec des chariots, il est indispensable de reconnaître les passages avant de s'y aventurer, faire de grands détours pour arriver aux gués praticables, tourner les montagnes trop hautes ou trop raides, ou dont les défilés sont trop étroits, se frayer à coups de hache des chemins à travers les bois, combler des ravins, adoucir des pentes, et que malgré toutes ces précautions on fait de regrettables

avaries, j'ai toujours songé avec peine à l'absence de chameaux dans cette partie de l'Afrique, où sans aucun doute ils se maintiendraient dans une condition meilleure que dans le nord.

J'ai bien dit que des bœufs traînent les chariots en question ; mais pour les personnes qui auront lu Jacques Arago, c'est peut-être une nécessité que je me répète. Ce sont donc de vrais bœufs. Ceux qui ont de très-longues cornes divergentes, dont les pointes sont distantes de 6 pieds, et quelquefois de 8 et même de 9, appartiennent à la variété que les boers nomment *afrikaander* ; ils sont grands, leurs jambes sont longues ; ils courent bien et vite, et leur allure étonne les Européens nouvellement débarqués. Leur couleur est rarement pure et entière ; ils sont roux, blancs, bleus, jaunes, et chez eux les os du scrotum sont assez bien revêtus de muscles.

Ceux dont les cornes sont semi-longues, à la pointe aiguë, se dirigeant en haut, et qui forment la moitié d'un cercle elliptique, se distinguent des précédents par leur taille inférieure et par leur couleur, qui est presque constamment rouge, comme encore par la rondeur de leurs fesses et leur vivacité ou leur pétulance : ce sont les *zoulah*, bœufs zoulous ; ils sont introduits dans la colonie depuis mars 1840.

Ceux dont les cornes sont courtes, ne dépassant pas 6 ou 8 pouces, se font surtout remarquer par leur couleur noire, quelquefois tachée de blanc, soit sur la ligne du dos,

soit vers le ventre ; leur corps est très-long, et proportionnellement leurs jambes sont très-courtes ; leur maigreur contraste désagréablement avec la rondeur des formes des autres bœufs ; en effet, les os du bassin, ceux du scrotum, les côtes même s'aperçoivent, faisant saillie en raison de leur maigreur : on dirait que ces animaux souffrent. Ils sont très-soumis et fort dociles ; ils paraissent faits à la discipline depuis plus longtemps que les autres. Il semble surtout que l'on ne doive pas attendre de leur part de grands efforts ; mais c'est une erreur, car ils sont, au contraire, lourds, musculeux, et plus durs à la fatigue que les bœufs fringants. Ce sont des *vaaderlanders*, des bœufs de Hollande.

Ceux qui proviennent du mélange des *afrikaanders* et des *vaaderlanders* sont nommés *bastaard-vaaderlanders*. Ils participent davantage des *vaaderlanders*, et sont les meilleurs animaux que je connaisse.

Il y a encore beaucoup de mélanges, mais moins dignes d'intérêt. Cependant, parmi toutes ces formes, aucune ne rappelle celle du buffle, soit d'Italie, soit d'Asie, soit d'Afrique. Jamais non plus un buffle attelé, de quelque race qu'il pût être, n'a circulé dans les rues de la ville du Cap, et pourtant un Français, un homme qui doit savoir distinguer et discerner, puisqu'il écrit, Jacques Arago, nous parle de chariots trainés par des buffles. Bien plus, ces buffles l'ont charroyé, dit-il, jusqu'à la partie orientale de False-Bay, où il fit, en compagnie de Rouvières, cette

fameuse chasse aux lions, tant admirée par nos sportmen parisiens.

Avoir fait le tour du monde et sentir la nécessité de mentir, voilà ce que je n'ai jamais pu comprendre. Au Cap, des buffles attelés ! *Bos cafer*¹, je le suppose, un si terrible animal dompté par les boers, qui n'y entendent rien, même pour les espèces les plus douces, comme le *bos-elaphus oreas* ! A False-Bay, des lions sauvages tués enfin à l'aide d'une paire de pochettes ! A False-Bay, des lions où, depuis plus de cent cinquante ans, aucun d'eux n'a osé signer le sol de sa griffe ! Voilà de ces assertions hardies qui m'impressionnent plus que la vue d'un buffle ou d'un lion. Jacques Arago n'est pas, je le sais, le seul voyageur qui ait commis cette grave erreur de prendre des bœufs pour des buffles ; il en est d'autres que le célèbre Cuvier a consultés et qui ont fait dire à ce père de la science moderne que les buffles composaient ordinairement les troupeaux des Hottentots. C'est ainsi que beaucoup d'erreurs finissent par se consacrer, et la chose est d'autant plus regrettable que chaque jour encore l'on réimprime une foule d'assertions fausses dont la réfutation la plus brève donnerait naissance à des milliers de volumes.

Le 1^{er} septembre 1838, ayant enfin réussi à quitter la ville du Cap, je traversai immédiatement *Zout-Rivier*, rivière salée, et fis route vers le nord. Cette journée, comme celles qui suivirent, ne fut signalée par aucun événe-

¹ Buffle cafre.

ment remarquable. Le 5, vers deux heures de l'après-midi, Berg-Rivier nous barrait le passage ; elle avait 8 pieds d'eau ; heureusement une embarcation était là qui fut mise à notre disposition moyennant 5 rixdallers ; elle servit à transporter nos effets et nos personnes, tandis que le wagon, chargé d'une énorme barrique vide et bien fixée, passait tiré par les quatorze bœufs à la nage, dont il suffisait de haler la première paire à l'aide d'une touée. Quelques hommes nous aidant, en deux heures nous effectuâmes ce passage, qui pouvait nous retarder plusieurs semaines, plusieurs mois peut-être, comme il m'est arrivé quelquefois ensuite, faute d'un misérable canot.

Jusqu'au 8, nous poursuivîmes la même direction à travers un pays de sable brûlant aux pieds, et cédant 8 ou 40 pouces aux roues. La marche était constamment lourde, la chaleur cuisante ; nous respirions plus de poussière que d'air. Pas un mode de distraction ; les buissons qui couvrent partout le pays, isolés de quelques pas, ne recélaient point de gibier, et toujours l'incessant triturement du sable sous les roues : ennuyeux son que renforçait encore l'insipide chant de la tourterelle, pauvre oiseau, le seul peut-être que l'on y entende, disant et redisant toujours la même chose, le même son. Quelques autruches s'étaient bien montrées, mais elles avaient disparu aussitôt ; leur vue à 6 ou 800 pas était plutôt faite pour nous désespérer, vu l'impossibilité de les atteindre.

Aussi, lorsque nous descendîmes dans la vallée où s'al-

longe le lac bordé d'épais roseaux, cette vue, qui respirait la fraîcheur, me fit-elle éprouver une vive émotion. Pour nous, c'était une oasis qui nous promettait de bonne eau, des bains et une grande abondance d'oiseaux aquatiques. Nous le traversâmes entre l'habitation d'Henderick-Kotze et celle d'Henderick-Facolin-Gous dans sa partie orientale, où le peu de largeur et de profondeur fait considérer ce point comme le seul gué praticable aux chariots.

Le 9, nous longeâmes la rive nord, faisant route vers l'ouest, et dételâmes à un mille et demi de la mer. Mon but était d'y planter ma tente pour quelque temps au moins, afin de juger le pays et savoir vers quelle partie porter mes pas. La position était assez bonne : campés à 200 pas du lac, nous avions sous les yeux une grande quantité de foulques, de canards et autres oiseaux destinés à alimenter notre cuisine. Derrière nous, il est vrai, la contrée était absolument semblable à celle que nous avons parcourue depuis le Cap ; on y découvrait des buissons de 8 à 12 pieds, d'un aspect triste et monotone, parmi lesquels circulaient cependant, mais rarement, des duykers, des steen-booken, des autruches.

En face de nous, de l'autre côté du lac, s'étendait une bordure de montagnes rocheuses de 4 à 500 pieds de hauteur, dont une partie, celle de l'est, a nom *Elands-Berg*, montagne des Cannas, et l'occidentale *Bawians-Berg*, montagne des Babouins. Celle-ci a seule encore droit à son nom. Cette espèce de cynocéphales, nous l'y avons trouvée assez

nombreuse ; mais dans l'autre, plus de cannas, et depuis nombre d'années, car à peine les anciens ont-ils souvenance d'en avoir connu. Mais ce que l'on y trouve encore comme dans toutes les élévations pierreuses, où des roches énormes restent appendues sur d'autres, quelquefois demi-renversées, se soutenant à peine, s'étayant sur une faible saillie, dans un désordre idéal, et laissant entre elles tantôt de profondes crevasses, tantôt des cavernes plus ou moins spacieuses ; ce que l'on y trouve, dis-je, c'est la panthère, qui y est attirée par la présence des damans, *klip-dassen*, dont elle fait aisément sa proie, et des babouins, qui, grands et vieux, lui résistent parfois avec avantage, mais qu'elle attaque d'ordinaire chaque deuxième jour, deux heures après le coucher du soleil. Elle prend aussi des *klip-springer* (sauteurs des rochers), lesquels, malgré leur agilité, ne lui échappent pas toujours. Ces lieux lui conviennent encore à plus d'un titre ; elle y est plus tranquille, l'homme les traversant moins souvent que la plaine ; elle y établit plus commodément son repaire, y cache mieux sa proie, n'y laisse point de traces visibles, y entend de plus loin l'approche de l'homme et peut s'y soustraire plus facilement à sa poursuite. Grâce à tous les avantages que lui offrent ces localités, elle y vit souvent tout proche des habitations de l'homme, aux dépens de ses troupeaux ; des chèvres et des moutons sont toujours et sans peine enlevés par elle, et même elle réussit à saisir le veau défendu par sa mère.

Cependant toute son adresse, toute sa force musculaire, échouent contre le bœuf. Infiniment plus dangereuse pour l'homme que la hyène, elle a sur cet animal l'avantage des griffes ; mais elle n'a pas, comme lui, la force des dents ni du cou.

Je comptais bien profiter de toutes les occasions qui se présenteraient de les chasser : aussi acceptai-je avec plaisir diverses propositions qui me furent faites. Malheureusement nous n'eûmes jamais la chance d'en déloger une seule, probablement par excès de précautions. Quelques chiens seulement pouvaient être fort utiles ; mais vingt ou trente qui nous précédaient bruyamment d'une centaine de pas devaient à un mille faire déguerpir l'animal que nous cherchions.

J'appris bientôt après que, dans ces chasses de style *africano-hollandais*, les chiens accomplissaient le plus souvent seuls toute la tâche. Les premiers se faisaient déchirer, éventrer ; les autres, fondant en masse, mordaient ce qu'ils pouvaient saisir ; la panthère succombait au nombre. Exposer à une mort certaine plusieurs animaux incontestablement utiles pour en détruire un seul nuisible dont on peut si aisément se défaire par d'autres moyens aussi sûrs et plus nobles, cela me paraissait indigne et me répugnait au point que je remerciai ceux qui crurent me faire plaisir en m'invitant à ces sortes de parties.

Cette méthode, il est vrai, n'est pas généralement adoptée ; elle est principalement suivie par les habitants de

l'ouest de la colonie. Ceux de l'est, et surtout ceux de Port-Natal, plus aguerris à la chasse, se comportent autrement. J'ai eu, quelques années plus tard, l'occasion de reconnaître qu'il existe parmi eux des hommes de trempe solide, hardis chasseurs de lions et d'éléphants, lesquels auraient laissé filer une panthère sans la tirer, assurant que l'on pouvait employer plus utilement et plus noblement sa poudre. Car pour eux la chasse est non-seulement une longue récréation ; ils basent encore sur elle leur existence, et j'ai vu des jeunes gens fonder sur elle leur avenir.

Nous eûmes aussi à remarquer dans cette contrée l'animal que les boers appellent *strand-wolf*, loup de rivage, et que les naturalistes connaissent sous le nom de *Hyæna fusca*. Malgré tous ses rapports avec la *Hyæna crocuta*, cette hyène en diffère complètement par ses habitudes, que l'on ne rencontre pas chez les autres carnassiers de forme analogue.

Ainsi l'office de la *Hyæna crocuta* est de faire disparaître les débris d'animaux qu'a tués le lion dans les bois ou dans la plaine. Le devoir de la *Hyæna fusca* est de purger le rivage des immondices qu'y apporte la mer, des débris de toute espèce qu'elle rejette de son sein, et particulièrement de ces tas de crustacés morts dont, en certaines parties de l'Afrique australe, les carapaces forment en différents points comme des digues hautes de 4 à 6 pieds. La *Hyæna fusca*, quoique n'ayant pas la fa-

cilité d'aller saisir au sein des eaux sa nourriture, est donc ichthyophage.

En effet, ses traces se croisent partout sur le sable du rivage ; chaque nuit elle en fréquente les bords ; elle circule au milieu des débris amoncelés, et elle y procède à la recherche de sa nourriture exactement comme un chiffonnier. Les boers ne redoutent pas pour leurs bestiaux son voisinage, qu'ils considèrent comme parfaitement innocent.

C'est un animal de grande taille, conformé comme la hyène tachetée, mais dont le corps, revêtu de longs poils, présente des bandes perpendiculaires d'une teinte foncée. La force de ses mâchoires est aussi remarquable et a dû surtout fixer l'attention des naturalistes.

Deux descriptions, l'une d'Aristote, l'autre de Belon, présentent différents caractères très-convenables à cette hyène et que Buffon commet l'erreur d'attribuer au *Lutra canadensis*. Aristote indique parmi des amphibiens un animal qu'il nomme *latax*. Voici ce qu'il en dit : « Quæ latior
« lutre est, dentesque habet robustos, quippe quæ noctu
« plerumque egrediens ; virgulta proxima suis dentibus
« ut ferro præcidat : latici pilus durus specie infer pi-
« lum vituli marini et cervi. »

La comparaison de taille, qu'Aristote basait sur celle de la loutre, aura naturellement conduit le savant Buffon à penser à la loutre du Canada, laquelle est plus grande ; Buffon n'aura pas fait assez attention à l'action des dents

qu'Aristote décrit si bien, non plus qu'à la nature du poil, que le naturaliste ancien dit être dur.

Belon, de son côté, s'exprime ainsi : « D'autant que les Anglois n'ont point de loup sur leur terre, la nature les a pourvus d'une bête au rivage de leur mer si fort approchant de notre loup, que si ce n'étoit qu'il se jette plutôt sur les poissons que sur les ouailles, on le diroit du tout semblable à notre bête tant ravissante, considéré la corpulence, le poil, la tête, qui toutefois est fort grande, et la queue moult approchante au loup terrestre ; mais parce que, comme dit est, celui-ci ne se nourrit que de poisson et n'a été aucunement connu des anciens, il ne m'a semblé moins notable que les animaux à double vie ci-dessus allégués. »

Buffon a fait preuve de beaucoup de tact en rapportant le *latax* d'Aristote au loup marin de Belon, ce qui me paraît parfaitement juste ; mais Aristote ayant pris pour terme de comparaison la loutre d'Europe, afin de déterminer la grandeur, et le veau marin, pour donner une idée de la nature du poil, parce qu'alors Aristote s'occupait de décrire des amphibiens, Buffon a concentré ses recherches dans ce genre d'animaux. Belon ayant fixé en Angleterre le séjour de son loup marin, ce que je crois être une erreur, celle qu'inclinait à commettre Buffon l'a été dès-lors tout à fait. Du reste, cette erreur est bien excusable ; car, quoi de plus naturel que de penser qu'un animal qui se nourrit de poisson doive être un nageur et

surtout un habile plongeur ! Si Belon avait mieux connu l'animal qu'il décrivait, il aurait dit qu'il était surtout ichthyophage, mais non à la manière des loutres, puisqu'il ne pêche pas, et qu'il se repaît simplement de poissons et de crustacés morts rejetés par la mer.

En supposant que la loutre du Canada habitât également le nord de l'Europe, considérant que, par une latitude égale, le froid est bien plus intense au Canada qu'en Europe, cette loutre eût été reléguée aux confins septentrionaux de la Scandinavie, et Aristote n'eût pu la connaître. Il n'est pas probable qu'elle ait jamais existé en Angleterre ; d'ailleurs aucune espèce de loutre ne saurait être comparée au loup commun, ni pour la taille ni pour la forme du corps, non plus que pour celle de la queue.

Les caractères les plus saillants de ces deux descriptions appartenant surtout à la *Hyæna fusca*, j'ai cru bon et utile d'exprimer mon opinion, qui tend à faire croire que les anciens connaissaient cette espèce que nourrit l'Afrique, ou sinon la même, du moins un animal qui en possède les habitudes en même temps que la forme.

Il ne faudrait pas croire que la *Hyæna fusca* rebutât la chair des animaux mammifères dont elle rencontrerait les cadavres ; elle est à cet égard comme la loutre qui, saisit fréquemment des couveuses sur leurs nids ; mais ses goûts ichthyophages la dominant au point de ne pas lui permettre de s'écarter du littoral.

La plupart des oiseaux qui peuplent ou hantent ce lac,